

Fièvre

Sa source est le transfert du Haut-Commissaire en Turquie, et il n'y a rien d'étonnant à cela. Car la politique, comme les autres fléaux, provoque la fièvre lorsqu'elle atteint certains de ses stades aigus qui renforcent le désespoir et affaiblissent l'espoir, ou imposent le désespoir par la force et effacent l'espoir entièrement. Et tout comme il est aisé d'observer la fièvre provoquée par les différents fléaux dans les corps des malades — en enregistrant ses montées et ses descentes — il est aisé d'observer les stades de la fièvre qui frappe les hommes politiques et d'en enregistrer les hausses et les baisses. Et tout comme la montée et la descente de la fièvre affectent ce que disent les malades et ce qu'ils font, la fièvre politique laisse ses traces sur ce que disent les hommes politiques et sur ce qu'ils font. Et tout comme les constitutions des malades et leurs réserves de force et de faiblesse leur permettent de résister à la fièvre et de tenir contre elle, ou les soumettent à l'autorité de la fièvre et les contraignent à s'y rendre — de même les constitutions des hommes politiques leur permettent parfois de résister à la fièvre politique, de sorte qu'aucune trace n'en apparaît dans leurs paroles ni dans leurs actes, et les livrent parfois à l'autorité de cette fièvre, de sorte qu'ils ne peuvent ni lui résister ni tenir contre elle.

Nous avons connu parmi les hommes politiques égyptiens de nombreux chefs sur qui les événements se sont abattus, que les épreuves ont assaillis et que les crises ont assiégées de toutes parts — et ils ont tenu ferme contre elles, les ont supportées avec patience, leurs visages demeurant rayonnants et leurs lèvres souriantes, leurs propos demeurant droits et mesurés, sans tortuosité ni distorsion, sans confusion ni agitation.

Notre Premier ministre démissionnaire était de ces gens-là avant cette année — et il était peut-être parmi les plus extrêmes d'entre eux dans cette qualité, le plus appliqué à la cultiver et le plus vaniteux à son égard. Les sérieux comme les plaisants parlaient souvent de ce sourire qui ne quittait jamais son visage rayonnant quelles que fussent les circonstances. Mais le Premier ministre a changé cette année. Il est fort probable que la maladie d'un côté et l'accumulation ininterrompue des fatigues politiques épuisantes de l'autre ont affaibli ses réserves de résistance et fait de lui un homme comme les autres gens ordinaires — susceptible à la fièvre politique, qui le fait sortir de ses gonds et le pousse vers des paroles et des actes qui n'émanent pas de politiques chevronnés, et qui n'émanaient pas de lui auparavant. Car si ses réserves de résistance ne s'étaient pas affaiblies au point qu'il fût devenu comme les autres gens, le transfert du Haut-Commissaire ne l'aurait pas ébranlé — car ce transfert est une chose ordinaire sans signification ni conséquence, et n'aura aucun effet sur la politique anglo-égyptienne. Admettez qu'il soit d'une grande importance et d'une portée considérable sur cette politique, comme le prétend l'opposition — qui ne connaît rien à la politique et ne comprend rien à ses subtilités et à ses arcanes — ; même dans ce cas, les génies de l'art de gouverner et les grands hommes ne montrent pas, ou ne laissent pas paraître, leur préoccupation devant les choses d'une grande importance et d'une portée considérable.

Pourtant, à peine la nouvelle du transfert du Haut-Commissaire parvint-elle au Premier ministre qu'il bondit d'allégresse ou d'agitation — s'élançant de Lucerne à Paris. Et il ne se contenta pas de se rendre à Paris pour être proche de notre légation là-bas et de notre légation à Londres, et pour maintenir aisée la communication entre lui et les deux capitales — la capitale de l'Égypte où la politique intérieure se noue, et la capitale de l'Angleterre où se nouent à la fois la politique

intérieure et la politique extérieure — mais il hâta son retour en Égypte, écourtant drastiquement son congé et sa convalescence. Tout indique que si le Premier ministre avait pu s'élancer vers l'Égypte comme il s'élança vers Paris, il n'aurait pas hésité ni vacillé. Mais traverser la mer exigeait de la patience, et il fut contraint de se préparer et de réfléchir — et pourtant la fièvre politique commença à monter graduellement, pour des raisons que nous connaissons peut-être ou que nous ignorons peut-être. Et voilà que le Premier ministre ne se contenta pas de hâter son retour — il envoya son secrétaire devant lui en avant-coureur de ce retour et de ce qu'il portait, ou en messenger de mauvais augure de ce retour et de ce qu'il portait en fait de démission, ou à la fois en avant-coureur et en messenger de mauvais augure en même temps.

Le Premier ministre aurait mieux fait de garder son secrétaire particulier auprès de lui jusqu'à son retour, car il ne l'avait emmené qu'en ayant besoin de lui — se passer de lui pendant plus de deux semaines était donc un sacrifice considérable que le Premier ministre n'aurait jamais consenti sans cette fièvre politique qui impose aux gens des excès en maintes occasions. Et le Premier ministre ne se contenta pas de cet avant-coureur et messenger de mauvais augure qu'il avait envoyé devant lui — il voulut y ajouter un avant-coureur le matin et un avant-coureur le soir, ou un messenger de mauvais augure le matin et un messenger de mauvais augure le soir. Il convoqua donc les bureaux d'Al-Ahram, puis convoqua les bureaux d'Al-Muqattam, et les chargea tous deux de porter ces deux messages à ceux qui en Égypte ont quelque intérêt dans les affaires du Cabinet.

Le Premier ministre envoya donc devant lui toute une troupe d'avant-coureurs et de messagers de mauvais augure. Il eût été convenable après cela — le message ayant été transmis et les messagers ayant accompli ce qu'on leur avait demandé d'accomplir — qu'il se calmât et se rassérénât, et qu'il revînt à la manière des hommes politiques qui savent supporter les épreuves et les événements avec patience. Mais le Premier ministre ne se calma pas et ne se rassérêna pas, et ne revint pas à la manière des politiques patients. Au contraire, la fièvre continua de monter, et les paroles et les actes du Premier ministre commencèrent à se bousculer les uns les autres de façon violente et alarmante — les négociations se poursuivaient entre lui et Alexandrie, il dépêchait un autre messenger de mauvais augure ou un autre avant-coureur par l'intermédiaire d'un journaliste anglais, il se préparait à monter dans le train pour envoyer un autre avant-coureur ou un autre messenger de mauvais augure par l'intermédiaire des bureaux de Reuters — et voilà que notre ministre plénipotentiaire, Fakhri Pacha, s'alarmant de cette véhémence, demanda au représentant de Reuters à la gare, à la manière de quelqu'un qui cherche à se rassurer sur le Premier ministre : « Pensez-vous vraiment que ce que vous voyez en cet homme donne des raisons de penser que son propriétaire est malade ? » Le train emporta le Premier ministre vers la ville de Venise — et dans Venise, pour ceux qui la connaissent, il y a de quoi inspirer le calme et la sérénité. Il suffit qu'une âme troublée pose les yeux sur ces canaux sereins et paisibles qui sillonnent la ville pour que son esprit s'apaise et que son cœur se rassérène ; il suffit de regarder ces gondoles qui glissent sur ces canaux dans le silence et la douceur pour que son esprit s'apaise davantage encore et que son cœur se rassérène davantage encore. Il suffit de contempler les manifestations de l'art et les merveilles de la beauté que la nature et les mains des hommes ont créées ensemble dans cette ville pour que son esprit se détourne de la politique et de ses symptômes et de ses maladies, et s'élève dans un ciel doux et serein d'imagination qui insuffle aux âmes vie et repos, espoir et plaisir et délices.

Tout cela est de nature à apaiser la fièvre des corps et la fièvre des âmes — et pourtant Venise ne réussit pas auprès du Premier ministre ce qu'elle réussit auprès des philosophes et des écrivains et des poètes, et auprès des gens ordinaires également. Elle n'apaisa pas sa véhémence, n'atténua pas son agitation. Il monta plutôt sur le bateau comme il était monté dans le train — si les informations qui circulent sont exactes, selon lesquelles il télégraphia au Secrétaire en chef pour lui demander qu'on lui fixât une date à laquelle il aurait l'honneur d'une audience auprès de Sa Majesté le Roi à son arrivée à Alexandrie. Je confesse que j'espère de tout cœur que cette information n'est pas exacte, car si elle l'est, elle est vraiment remarquable. Tout le monde sait pertinemment que les éminents Égyptiens, lorsqu'ils reviennent d'un voyage lointain ou proche, sollicitent l'honneur d'une audience royale pour présenter au détenteur du trône le salut qu'ils lui doivent et pour exprimer le respect et la révérence qui débordent de leurs cœurs. Les Premiers ministres et leurs collègues ministres sont les premiers parmi les gens à le faire et les plus prompts à s'y porter. Et tout le monde sait que ces audiences se demandent après le retour — non pas avant, et après que ceux qui les demandent ont inscrit leurs noms dans le registre du Palais. Nous ne pensons pas que des rendez-vous de cette nature se demandent de cette façon — par télégraphe avant de monter à bord du navire, ou depuis le pont du navire — à moins qu'il n'y ait des événements d'une gravité extrême, ou d'une gravité moindre, qui exigent que le Premier ministre se hâte de solliciter ce rendez-vous avant d'arriver à Alexandrie. Cela d'autant plus que les gens avaient déjà appris qu'il aurait l'honneur d'une audience — ils l'apprirent de la nature des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons, et ils l'apprirent également de la déclaration du Premier ministre lui-même, qu'il avait annoncée au journaliste anglais et aux bureaux de Reuters avant de quitter Paris. Vous conviendrez sans aucun doute avec moi que cette information, si elle est exacte — et j'espère qu'elle ne l'est pas — indique que cette crise politique a trouvé dans le Premier ministre un homme aux faibles réserves de résistance et d'endurance, qui fut ainsi conduit au-delà de ses limites habituelles et entraîné au-delà des bornes de la convenance.

Les informations nous apprennent que le Palais n'a pas encore fixé le rendez-vous que le Premier ministre avait demandé par télégraphe. Il arrivera sain et sauf demain à Alexandrie, s'il plaît à Dieu, et il se rendra à Ras el-Tin pour inscrire son nom dans le registre du Palais comme tout autre Premier ministre ou éminent Égyptien. Il y aura ensuite tout le temps nécessaire pour que le Premier ministre reçoive la fixation du rendez-vous qu'il a demandé pour l'honneur d'une audience auprès de Sa Majesté le Roi. Il pourra recevoir la fixation de ce rendez-vous le mardi soir ; il pourra le recevoir le mercredi ; il pourra le recevoir plus tard encore. Mais ce qui est raisonnable, habituel et approprié aux usages du Palais et aux conventions de la politique, c'est qu'il reçoive la fixation de ce rendez-vous à Alexandrie — non pas à Venise, et non pas à bord du navire.

Après tout cela, ces comportements qui ont émané du Premier ministre ces derniers jours — dont la plupart ont été confirmés et ne sont plus sujets au doute — constituent une preuve évidente que ceux qui avaient conseillé au Premier ministre de se retirer du gouvernement et de se décharger des fardeaux de la politique lorsque la maladie pesait lourdement sur lui n'étaient ni des traîtres ni des gens dans l'erreur. Ils étaient en vérité des conseillers sincères, et en vérité guidés avec justesse vers ce qui était correct.

Tout ce que nous pouvons espérer, c'est que cette fin à laquelle a abouti la gouvernance de Sidqi Pacha soit une leçon pour ceux qui assumeront la présidence des Conseils après lui — leur

enseignant que porter les fardeaux du gouvernement comme il se doit, et comme il sied à un homme de dignité, exige une santé complète, une force intacte et une vigueur qui ne connaît pas la faiblesse et n'a pas à craindre la défaillance.

Kawkab al-Sharq, 4 septembre 1933.